

Sommes-nous les enfants d'Icare ?

Il n'est pas un parapentiste, du moins en France, mais sûrement bien au-delà, qui n'ait entendu parler de la coupe Icare, à défaut de s'y être rendu ou d'y avoir participé. De même, en 2015, c'est l'Icare Club de Saint Dié dans les Vosges qui organisait le championnat de France de parapente. Inutile d'allonger la liste.

Pour beaucoup, sans trop réfléchir, Icare est l'homme volant, une sorte de totem grec du parapente, et peut-être plus largement une sorte d'ancêtre tutélaire de tous ceux qui se lancent à voler, de préférence sans moteur.

Parapente, delta, wing-suit, seraient les déclinaisons modernes des ailes d'Icare.

Ça vaut peut-être le coup d'aller y voir.

Le mythe d'Icare est un mythe étrange, c'est sans doute le seul mythe grec qui soit passé dans notre modernité sans être interrogé, et continue d'y vivre, tout comme il était déjà vivant et puissant dans le monde grec. C'est peut être qu'en ce mythe, plus qu'en tout autre, l'homme semble affronter sa limite, et défier la nature et les dieux, du moins c'est ce qu'une méconnaissance rapide peut nous faire croire. Il y a là tous les ressorts de la tragédie.

Il existe de nombreuses variantes de ce mythe, celle qu'on retient le plus souvent est l'une des plus tardives, plus de mille ans après l'événement supposé, on la doit à Ovide¹, qui nous la rapporte dans un petit épisode de son immense ouvrage titré *Métamorphoses*, au livre VIII, entre les vers 182 et 235.

Dédale, fils d'Athènes, qui a construit pour le roi Minos le fameux labyrinthe destiné à dissimuler le Minotaure, fruit de la relation contre nature de la reine Pasiphaé avec le taureau de Poséidon, est retenu en Crète par ce même roi Minos

Voici la suite, dans une traduction récente :

Dédale et Icare (8, 183-235)

Durant ce temps, Dédale avait pris en haine la Crète et son long exil. Il ressentait la nostalgie de son pays natal et, voyant la mer fermée devant lui, il dit : « Que les terres et les ondes me fassent obstacle, soit ! Mais le ciel reste ouvert. Nous irons par là ; Minos peut bien maîtriser tout, il n'est pas maître de l'air. » Sur ces paroles, il se concentre sur un art inconnu et impose à la nature des lois nouvelles. En effet, il dispose des plumes régulièrement, commençant par la plus petite, les plus courtes suivant les longues : on les croirait poussées sur un plan incliné ; c'est ainsi qu'un jour apparut peu à peu la flûte rustique, faite de roseaux inégaux. Alors, il attache les plumes centrales avec du lin et celles d'en bas avec de la cire, et, une fois ainsi disposées, il les incurve légèrement pour imiter les vrais oiseaux. Le petit Icare se tenait près de lui et, le visage rayonnant, ignorant qu'il manipulait un danger pour lui, tantôt il saisissait les plumes déplacées par la brise vagabonde, tantôt, à l'aide de son pouce, il amollissait la cire blonde, et par ses jeux entravait le travail étonnant de son père. Lorsqu'il eut mis la dernière main à l'oeuvre entreprise, l'artisan équilibra lui-même son corps entre ses deux ailes et resta suspendu dans l'air qu'il mettait en mouvement. Il équipa aussi son fils et dit : « Icare, je te conseille de voler sur une ligne médiane, car, si tu vas trop bas, l'eau risquerait d'alourdir tes plumes, et trop haut, le feu du soleil pourrait les brûler. Vole entre les deux. Ne regarde ni le Bouvier, ni Hélios ni l'épée brandie d'Orion, c'est mon ordre ; suis ta route, en me prenant pour guide ! » En même temps, il lui transmet les règles du vol et adapte à ses épaules des ailes qu'il ne connaît pas. Pendant que l'homme mûr s'affairait et donnait ses conseils, ses joues se mouillèrent et ses mains de père se mirent à trembler. Il donna à son fils des baisers qu'il ne répéterait plus et, soulevé par ses ailes, il s'envole le premier, soucieux de son compagnon, comme l'oiseau qui pousse du nid dans l'espace sa tendre progéniture ; Dédale l'exhorte à le suivre, l'initie à son art maudit, agite ses propres ailes et se retourne, regardant celles de son fils. Un pêcheur prenant des poissons à l'aide d'un roseau tremblant, un berger appuyé sur son bâton, un laboureur penché sur sa charrue, les virent, restèrent interdits et prirent pour des dieux ces êtres capables de voyager dans l'éther.

Déjà, sur leur gauche,

¹ Né en 43 av. J.-C., il meurt en 17 ou 18 ap. J.-C., exactement contemporain de la naissance de l'Empire romain, c'est l'un des très grands poètes du monde latin.

se trouvait l'île de Junon, Samos – ils avaient dépassé Délos et Paros – ; sur leur droite se trouvaient Lébinthos et Calymné, riche en miel. C'est alors que l'enfant se sentit grisé par son vol audacieux, et cessa de suivre son guide ; dans son désir d'atteindre le ciel, il dirigea plus haut sa course. La proximité du soleil bientôt ramollit la cire parfumée qui servait à lier les plumes. La cire avait fondu ; Icare secoua ses bras dépouillés et, privé de ses ailes pour ramer, il n'eut plus prise sur l'air, puis sa bouche qui criait le nom de son père fut engloutie dans la mer azurée, qui tira de lui son nom. De son côté, son malheureux père, qui n'est plus père désormais, déclara : « Icare, où es-tu ? Dans quel endroit dois-je te chercher ? » « Icare, » disait-il ; il aperçut sur l'eau des plumes, maudit son art et honora d'un tombeau le cadavre de son fils, et cette terre fut désignée par le nom du défunt inhumé.

OVIDE, MÉTAMORPHOSES, LIVRE VIII, Bibliotheca Classica Selecta, trad. et notes de A.-M. Boxus et J. Poucet, Bruxelles, 2007

Il faut lire et relire. Bien sûr on ne peut donner à ce mythe valeur de récit historique ou de manuel technique, mais le poète s'obstine à être précis, ce n'est peut être pas sans raison. Il faudra y revenir.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce mythe ? qui résonne encore, sinon comme une histoire vraie, du moins comme une histoire qui nous parle.

La triste chute d'Icare, par une curieuse inversion, fréquente dans les mythes, est devenue une chute triomphale, étrange formule. Car c'est bien Icare qu'on célèbre, et non Dédale, et « se brûler les ailes » nous est encore une expression confuse et ambiguë, en laquelle se conjuguent un désaveu et une fascination.

L'imagination s'emballe en effet, Icare est celui qui ose ce que les autres hommes n'osent pas, il est de ceux qui taquinent la limite, et quelquefois la franchissent, aventuriers de l'extrême qui se risquent en un monde où l'homme n'est pas attendu, assoiffés d'absolu, plus qu'humains, forcément jeunes et beaux, presque divins, ils refusent la voie moyenne et la prudence timide et, risquant leur vie, choisissent aussi leur mort en toute lucidité. Ici sonnent les trompettes. Icare

incarne l'homme qui veut dépasser sa condition, l'homme porteur de l'*hubris*, cette puissance d'orgueil et de démesure, que les grecs simultanément admirent (l'*hubris* d'Achille) et redoutent, parce qu'elle dérègle le cours humain des choses et engendre presque toujours malheurs et catastrophes.

Ainsi nous est donnée à lire cette rupture entre le modeste quotidien de l'existence, et les exploits fabuleux :

Un pêcheur prenant des poissons à l'aide d'un roseau tremblant,
un berger appuyé sur son bâton, un laboureur penché sur sa charrue,
les virent, restèrent interdits et prirent pour des dieux ces êtres
capables de voyager dans l'éther.

Et l'on oublie les grincheux, les timorés, les prudents, qui avancent que peut être ce risque est inutile, que la « belle mort » est une mort stupide, qu'il eût mieux valu prendre les précautions nécessaires, respecter les procédures, analyser les conditions, éviter l'emballement, ce qui ne garantit pas de tout accident, mais en limite raisonnablement l'éventualité.

Ici on s'arrête et on reprend la lecture.

Icare d'abord.

« Le petit Icare », le texte latin dit, par deux fois, qu'il est encore un *puer*, un enfant. Le monde latin distinguait trois états, *infantia* jusqu'à environ sept ans, *adulescentia* entre douze et dix-huit vingt ans, et donc *puer* entre sept et douze ans, il nous en est resté « puéril ».

Icare a donc tout au plus onze ou douze ans, d'ailleurs il s'amuse, comme un enfant, un gamin, de cet âge :

le visage rayonnant, ignorant qu'il manipulait un danger pour lui
tantôt il saisissait les plumes déplacées par la brise vagabonde,
tantôt, à l'aide de son pouce, il amollissait la cire blonde,
et par ses jeux entravait le travail étonnant de son père.

Il existe toute une iconographie de ce mythe, il n'est pas facile d'en faire le tour mais, à part le sculpteur Antonio Canova (1757-1822), qui représente bien un enfant de douze ans, les autres représentations nous proposent plutôt un jeune homme, en fin d'adolescence, pas encore un homme (symboliquement, il est représenté imberbe), mais déjà un gaillard bien formé, l'éphèbe grec de convention. On fait donc aisément d'Icare une sorte de jeune athlète, dans toute la vigueur de

son âge, c'est ce qu'aujourd'hui on entend, et c'est ainsi que nous comprenons, et donc vivons, le mythe, pourtant Icare est un enfant.

D'où la prudence de son père, ses recommandations :

Il équipa aussi son fils et dit : « Icare, je te conseille de voler sur une ligne médiane, car, si tu vas trop bas, l'eau risquerait d'alourdir tes plumes, et trop haut, le feu du soleil pourrait les brûler. Vole entre les deux. Ne regarde ni le Bouvier, ni Hélios ni l'épée brandie d'Orion, c'est mon ordre ; suis ta route, en me prenant pour guide ! », En même temps, il lui transmet les règles du vol ... ,

et son émotion :

Pendant que l'homme mûr s'affairait et donnait ses conseils, ses joues se mouillèrent et ses mains de père se mirent à trembler. Il donna à son fils des baisers qu'il ne répéterait plus ...

Le père et le fils décollent, le second suivant à distance, et bien sûr, après avoir volé tout un moment (il suffit de regarder la carte), Icare, habitué à ses ailes, désobéit à son père, mais davantage par légèreté enfantine que par souci de l'exploit :

C'est alors que l'enfant se sentit grisé par son vol audacieux, et cessa de suivre son guide ; dans son désir d'atteindre le ciel, il dirigea plus haut sa course.

On connaît la suite, il chute dans la mer, et comme un enfant encore :

sa bouche (...) criait le nom de son père.

L'enfant Icare finit par faire, en gros, tout ce que son père lui a demandé d'éviter, tout ce qu'un moniteur attentif recommande au pilote débutant de ne pas faire, il est la figure de l'échec.

Si l'on s'en tient à cette seule histoire, non, nous qui tenons d'abord à voler, nous ne pouvons pas être les enfants de l'enfant Icare. Mais est-ce aussi simple ?

Et puisque Dédale, lui, vole, et même bien, devons-nous davantage nous considérer comme les fils de Dédale ?

À suivre le récit d'Ovide on pourrait le penser. Pour les grecs, Dédale est porteur de la *métis*, l'intelligence prudente et astucieuse, faite de hardiesse dans l'idée, de précaution, de maîtrise et de méthode dans l'exécution, tout l'opposé de l'*hubris*.

Dédale a déjà su se sortir de situations difficiles, il a su aider Pasiphaé dans ses désirs hors normes, produire pour Minos un labyrinthe qui masque son infortune conjugale, peut être même aider Thésée à débarrasser les Athéniens de l'appétit du Minotaure (ça dépend des versions de l'histoire), il doit maintenant se sauver lui-même, prisonnier de Minos qui le retient en Crète. Mais l'homme a de la ressource, et il trouve à nouveau comment se sortir de cette situation apparemment sans issue :

et, voyant la mer fermée devant lui, il dit : « Que les terres et les ondes me fassent obstacle, soit ! Mais le ciel reste ouvert. Nous irons par là ; Minos peut bien maîtriser tout, il n'est pas maître de l'air. »

Hardiesse de la solution, et méticulosité de l'exécution :

Sur ces paroles, il se concentre sur un art inconnu et impose à la nature des lois nouvelles. En effet, il dispose des plumes régulièrement commençant par la plus petite, les plus courtes suivant les longues : (...)

Alors, il attache les plumes centrales avec du lin et celles d'en bas avec de la cire, et, une fois ainsi disposées, il les incurve légèrement pour imiter les vrais oiseaux.

Vérification et test :

Lorsqu'il eut mis la dernière main à l'oeuvre entreprise, l'artisan équilibra lui-même son corps entre ses deux ailes et resta suspendu dans l'air qu'il mettait en mouvement.

Plan de vol :

« Icare, je te conseille de voler sur une ligne médiane, car, si tu vas trop bas, l'eau risquerait d'alourdir tes plumes, et trop haut, le feu du soleil pourrait les brûler. Vole entre les deux. Ne regarde ni le Bouvier, ni Hélios ni l'épée brandie d'Orion, c'est mon ordre ; suis ta route, en me prenant pour guide ! »

Bien sûr, nos ailes ne sont pas faites de plumes, et ne sont pas fixées à nos bras, mais tous ceux qui ont volé reconnaîtront toutes les phases et les précautions (qu'ils ne respectent pas toujours) de la préparation du décollage.

Et Dédale s'envole. Et vole, et progresse dans le ciel. Et Dédale vole suffisamment bien pour rechercher son fils en tournoyant en l'air jusqu'à apercevoir « sur l'eau des plumes ». Et l'on doit aussi supposer

qu'il se pose sans dommage, puisque sur l'île proche, désormais devenue Icarie, il

honora d'un tombeau le cadavre de son fils.

Le mythe ne s'embarrasse pas à tout préciser, mais en certaines de ses versions, il nous dit qu'après ce malheur Dédale reprit son vol vers la Sicile, s'arrêtant à Cumès, près de Naples, pour dédier ses ailes à Apollon, avant de se réfugier chez le roi Cocalos, en Sicile.

Qu'importe les détails, mais c'est Dédale qui vole et c'est Icare qui chute et se tue. Si nous devons être les fils de quelqu'un, nous serions donc bien plus sûrement les fils de Dédale.

Et pourtant nous ne sommes pas, ne serons sans doute pas les fils de Dédale.

D'abord, Dédale est, si l'on peut dire, « déjà pris », son nom est devenu commun, tout comme son modèle, le fleuve Méandre, qu'il imite pour produire le labyrinthe.

Et puis Dédale ne fait pas rêver, il est trop prudent, trop mesuré, trop astucieux, ou, pour utiliser un terme plus moderne, trop rationnel, du moins en apparence.

Car astucieux et rusé, il est aussi un peu retors et dissimulé. Le mythe nous dit ainsi qu'il est sans doute le meurtrier de son neveu Talos, qui, placé en apprentissage auprès de lui, menaçait de le surpasser en habileté et en ingéniosité, au point qu'on lui prête l'invention de la scie. Dédale se serait débarrassé de cette concurrence gênante en précipitant le tout jeune Talos depuis le toit du temple d'Athéna sur l'Acropole. Une chute, déjà. Raison pour laquelle il fut banni d'Athènes et se réfugia en Crète, auprès du roi Minos, qu'il n'hésite pourtant pas à trahir, en quelque sorte, en aidant la reine Pasiphaé à satisfaire son étrange désir. Plus tard, il aidera les filles de Cocalos à faire mourir Minos, parti à sa recherche pour se venger, en l'ébouillantant dans son bain en perçant le plafond.

Astucieux, habile, mais sans scrupule, Dédale n'est pas un modèle, il s'en sort par la fuite, il ne peut devenir celui dont on se réclame, son nom, devenu commun, l'exprime tout entier.

Alors ? Retour à Icare ?

Bien sûr, la « réalité » des faits ne nous y autorise guère, mais il s'agit ici d'un mythe aux multiples variantes, autrement dit d'une histoire dont la « vérité » importe beaucoup moins que le sens, et dont le sens ancien cède devant celui que nous lui donnons encore, puisque c'est celui qui nous fait vivre, celui qui travaille notre imaginaire,

Icare, donc.

Comprendre d'abord que les ailes d'Icare ne sont plus reconnues comme des ailes réelles, de grossières et fragiles prothèses, elles sont devenues des symboles, elles désignent, elles désignaient déjà, tout ce qui participe du divin, tout ce qui permet d'échapper à la condition terrienne et de s'élever, et ce n'est pas pour rien que Dédale et Icare s'envolent sous le regard incrédule du pêcheur, du berger et du laboureur. Platon, dans le *Phèdre*, décrit aussi l'âme pourvue de petites ailes au moyen desquelles elle peut atteindre au plus haut du monde des Idées. Et dans la mythologie grecque, Hermès le messager, ou encore Éros, et quelques autres sont pourvus de petites ailes pour manifester leur capacité à lier l'humain et le divin. La chrétienté ne se privera pas non plus de toute une cohorte d'anges.

L'erreur est donc de prendre ces ailes pour réelles, au point que l'on a vu, au long de l'histoire, de nombreux humains tenter de voler réellement en fixant à leur corps des ailes approximatives, jusqu'à Otto Lilienthal (1848-1896) qui réussit à planer un peu et à apprendre de ses vols, avant lui aussi de chuter et de se tuer. Seul Clem-Sohn fut le premier homme-oiseau, avant de s'écraser néanmoins devant la foule au Bourget, en 1937.

Il faut peut être que nous comprenions nous-mêmes ce que nous faisons. Nous volons en rêve avant de voler en réalité, et nos vols même réels sont bien souvent encore plein de rêves, raison pourquoi nous y retournons, raison pourquoi certains se font parfois très mal.

C'est que le ciel nous est double.

Il y a d'abord le ciel réel, celui de Dédale et du transport aérien, et curieusement aussi celui de Rousseau qui écrit un petit texte peu connu, titré justement *Le nouveau Dédale*. Ici, c'est clair, Icare ne compte pas, ce que Rousseau envisage, c'est purement et simplement la possibilité du voyage aérien :

Nous marchons sur la terre, nous vogueons sur l'eau, nous y nageons même et nous la parcourons au dedans. Pourquoi la route des airs seroit-elle interdite à notre industrie ? L'air n'est-il pas un élément comme les autres ? Et quel privilège peuvent avoir les oiseaux, pour nous exclure de leur séjour, tandis que nous sommes admis dans celui des poissons ? L'air et l'eau ont ensemble une parfaite analogie : tous deux sont fluides, tous deux sont transparents, tous deux sont habités, avec cette différence que l'un a bien plus que l'autre de convenances avec nos organes, puisque nous respirons dans l'air et que nous étoufferions dans l'eau. Il n'est donc question entre eux que d'un peu d'identité et de pesanteur de plus ou de moins ; et dans tout cela je ne vois pas la moindre chose qui nous doive rendre l'air plus respectable, et nous faire regarder comme un grand crime la hardiesse de le fouler sous nos pieds.

Considérons la chose d'un autre sens, et supposons qu'on a trouvé le moyen de perfectionner si bien l'usage de nos voitures aériennes, qu'on les conduit avec toute la facilité du monde, et qu'on y peut même apporter des armes et des provisions. Voilà une nouvelle source d'avantages et de commodités dans la société. (Rousseau, *Le nouveau Dédale*, gallica.bnf.fr, p. 7-8, orthographe de l'édition originale)

Le propos est réaliste et concret, Rousseau, qui invente dans ce texte l'expression « navigation aérienne », se réclame à juste titre de Dédale. Le ciel est un lieu où se transporter commodément, Rousseau réclame en effet :

quelque nouveau moyen plus universel, qui à la commodité des voyageurs de mer, joignît la sûreté de ceux de terre, et le pouvoir de pénétrer dans les continents les plus reculés. (*id.* p.6)

Et il lui semble qu'il faut pour cela « frayer une nouvelle route dans les airs » (*ibid.*), on remarquera qu'il envisage bien sûr de transporter des hommes, mais aussi des « provisions » et aussi des « armes », son souci est purement pratique, Icare ne le fait pas rêver, son nom n'apparaît même pas dans le texte, la chute ici ne serait qu'un accident, explicable selon les lois de la physique. D'une certaine façon, Rousseau est, comme Dédale, un terrien, le ciel est juste le

moyen commode de relier deux points du sol, ou de s'évader, l'air est un fluide comme un autre, et Rousseau le souligne, c'est un fluide qui nous convient mieux que l'eau, on aurait donc tort de se priver d'en connaître les lois et de tenter d'y évoluer. C'est bien aussi pour cela que Dédale ne deviendra pas notre totem, même si Rousseau, qui, par ailleurs, célèbre tant l'imagination et le rêve, cède à son tour à l'exaltation en évoquant les premiers vols de l'homme :

Nous ne ferons d'abord que raser la terre comme de jeunes étourneaux ; mais bientôt enhardis par l'habitude et l'expérience, nous nous élancerons dans les airs avec une impétuosité d'aigle, et nous nous divertirons à considérer au-dessous de nous le manège puéril de tous ces petits hommes qui rampent misérablement sur la terre. (*id.* p.9)

Parce qu'il y a l'autre ciel, celui où nous cherchons seulement à voler pour le seul plaisir de voler, celui de nos rêves et de notre imagination, le ciel dans lequel nous cherchons moins à nous déplacer qu'à respirer et à nous éprouver, dans lequel nous n'avons rien à transporter sinon nos joies et nos tremblements, nos excitations et nos peurs, et notre bonheur d'exister, enfin en paix et en cohérence avec nous-mêmes, sinon nous volons mal et risquons alors à notre tour l'accident et la chute.

C'est sans doute pourquoi c'est Icare qui nous fait rêver, et allume notre imaginaire, cette capacité humaine à excéder l'image précise, l'image rationnelle « stable et achevée (qui) coupe les ailes à l'imagination » comme l'indique si bien Bachelard (G. Bachelard, *L'air et les songes*, Le Livre de Poche, p. 6).

Car nous rêvons bien autant de voler que nous ne volons vraiment, ou plutôt en chacun doit se faire, parfois bien difficilement, le raccord entre le rêve de vol et le vol réel, il nous faut « trouver le moyen de relier le rêve intime et l'expérience objective » (*id.* p.35). « Le rêve de vol laisse le souvenir d'une aptitude à voler avec tant de facilité » (*id.* p.32), nous indique encore Gaston Bachelard, ajoutant, « le rêve de vol est soumis à la dialectique de la légèreté et de la lourdeur, » (*id.* p.30) poursuivant avec une intuition très sûre, lui qui pourtant n'a jamais volé, « le rêve de vol reçoit deux espèces très différentes : il est

des vols légers ; il est des vols lourds. » (*ibid.*). Et nous savons bien que ce ne sont pas seulement les rêves de vols qui sont ainsi, mais aussi ce que nous éprouvons que sont nos vols réels, et ce que nous rêvons qu'ils auraient pu/du être.

« Il semble, dit encore Bachelard, que l'être volant dépasse l'atmosphère même où il vole » (*id.* p.14). Nous décollons avec Dédale, nous volons souvent avec Icare, nous décollons avec une aile rationnelle, vous volons souvent avec une aile de rêve, puisque le mot aile est un mot qui « à la fois pense et rêve » (*id.* p.21).

L'aile d'Icare est une rationalisation du rêve, pour exprimer la puissance de l'imaginaire et traduire ce rêve du vol, l'homme antique, privé d'autres moyens, « a donc formé l'image de l'homme volant sur le type de l'oiseau » (*id.* p.38).

C'est pourquoi Icare convoque plus que tout autre notre imaginaire, non parce qu'il serait un volant effectif, laissons cela à Dédale, mais parce qu'il exprime tout notre rêve de vol, par quoi il faut bien commencer pour oser s'approcher un jour, hésitant et ravi, de ce fouillis de suspentes, et de ce chiffon informe que sont nos ailes affalées. Bachelard nous en prévient : « dans le monde du rêve on ne vole pas parce qu'on a des ailes, on se croit des ailes parce qu'on a volé. Les ailes ne sont que des conséquences » (*id.* p.38). Raison pourquoi nous avons déjà volé en rêve avant que de voler vraiment.

Icare s'est cru des ailes parce qu'il avait volé, il s'est cru volant parce qu'il volait, et nous en faisons bien souvent tout autant, nous rêvons que nous volons, oublieux que nous sommes que sans cesse nous chutons, et que notre vol, comme notre marche, n'est jamais qu'une chute à chaque instant rattrapée.

En dépit de nous, mais comme Icare, nous demeurons humains et terriens.